

Corps et intercorporéité en espaces publics

journée co-organisée par Anne Jarrigeon et Rachel Thomas

L'inflation des travaux sur le corps dans le champ des sciences humaines et sociales témoigne de la complexité de l'objet, mais participe aussi de sa banalisation. Pourtant, la thématique du corps demeure intéressante à mobiliser dans le cadre notamment d'une réflexion sur le partage des ambiances architecturales et urbaines. C'est en tout cas le parti pris de cette journée exploratoire, organisée conjointement par l'Ecole Nationale Supérieure Lettres et Sciences Humaines de Lyon et le laboratoire Cresson (UMR CNRS 1563) de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

Si la recherche sur les ambiances architecturales et urbaines a fait valoir, dès ses débuts, le caractère synesthésique de l'expérience urbaine, peu de travaux aujourd'hui rendent compte des modes d'articulation entre elles des diverses modalités sensorielles. De la même manière, si certains travaux ont mis en avant les cultures sensibles à l'œuvre dans les pratiques urbaines¹, peu d'entre eux ont montré comment ces cultures non seulement imprègnent les cadres sensibles de la vie quotidienne, mais aussi s'incarnent dans des modes d'expression et de relation aux autres à la fois singuliers et partagés. Or, le détour par la problématique du corps et de l'intercorporéité en espaces publics pourrait permettre d'offrir quelques pistes de réflexion stimulantes à ce propos. En effet, le corps est premier dans l'appréhension de l'environnement, des objets et des êtres qui nous entourent. Il est tout à la fois un moyen d'expérimenter, de rendre intelligible et de dire le monde et les cultures sensibles à l'œuvre au quotidien. « Mon corps n'est pas seulement un objet parmi tous les autres objets, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un *objet sensible* à tous les autres, qui résonne pour tous les sons, vibre pour toutes les couleurs, et qui fournit aux mots leur signification primordiale par la façon dont il les accueille. Le corps (...) est cet étrange objet qui utilise ses propres parties comme symbolique générale du monde et par lequel en conséquence nous pouvons « fréquenter » ce monde, le « comprendre » et lui trouver une signification » (Merleau-Ponty, 1945, p. 273-274). C'est donc à partir de cette hypothèse d'un enracinement corporel, voire charnel (Thomas, 2006, 2007), de l'expérience urbaine que nous questionnerons la thématique plus générale de cette journée : les ambiances urbaines en partage et les expériences du dépaysement. En quoi les expressions corporelles témoignent-elles de l'existence de manières particulières de sentir, d'éprouver et d'expérimenter l'espace public urbain ? Comment mon corps témoignent-il de ma relation aux autres et aux cadres sensibles du quotidien ? En quoi ces cadres sensibles régulent-ils ou à l'inverse perturbent-ils cet ancrage corporel du citoyen à la ville et sa relation à l'autre ?

Pour répondre à ces questions, la thématique du dépaysement (commune aux 3 journées ponctuant ce séminaire) sera donc privilégiée. Qu'en est-il de mon corps lorsqu'il est soumis à une situation d'« étrangeté » (au sens simmelien du terme), à une « expérience déstabilisante » (pour reprendre une expression chère à l'ethnométhodologie), à une situation hors du cadre ordinaire ? quelles sont les « techniques du corps » (Mauss, 1934), les gestes ou les postures privilégiées pour faire face à ces bouleversements plus ou moins éphémères des cadres sensibles de la vie quotidienne ? En quoi ces expressions corporelles témoignent-elles d'un enracinement du citoyen dans des cultures sensibles singulières et partagées ? L'ensemble de ces interrogations seront traitées à partir de points de vue disciplinaires et d'objets de recherches croisés.

¹ A ce sujet, lire : Thibaud Jean-Paul, Odion Jean-Pierre (1987). *Culture sonore en chantier*. Grenoble, Cresson, rapport n°10 ; Balaÿ, Olivier (2003). *L'espace sonore de la ville au XIXème siècle*. Bernin, A la croisée ; Thibaud Jean-Paul et alii (2007). *Variations d'ambiances. Processus et modalités d'émergence des ambiances urbaines*. Grenoble, Cresson, rapport n°67 ; Thomas, Rachel et alii (2007). *L'accessibilité des réseaux de transport en commun en Europe*. Grenoble, Cresson, rapport n°68.

CORPS ET INTERCORPOREITE EN ESPACES PUBLICS

Lundi 30 mars 2009 – ENS LSH Lyon – salle F 103

Accueil (9H30 - 10H)

MATINEE (10H - 13H)

Mot d'accueil :

Yves Winkin

Directeur - adjoint de l'ENS – LSH
Chargé de la recherche et des relations internationales

Cadrage du séminaire (10 mn) :

Jean-Paul Thibaud

Directeur de recherche CNRS-CRESSON
Responsable du Réseau International Ambiances

Cadrage de la journée (10 mn):

Anne Jarrigeon

Chercheur en sciences de l'information et de la communication
Chargée de mission ENS-LSH

Rachel Thomas

Chargée de recherche CNRS-CRESSON

Intervention de l'invité (30 mn) :

François Laplantine

Professeur émérite à l'université Lyon 2
Docteur *honoris causa*, Université fédérale Salvador de Bahia

Discutant (20 mn) :

Grégoire Chelkoff

Professeur des Ecoles Nationales Supérieure d'Architecture
Directeur du Cresson

Texte discuté : Laplantine, F. (2005).

Le social et le sensible. Paris, Ed. Tétraèdre

Discutant (20 mn) :

Yves Winkin

Professeur d'anthropologie de la communication

Texte discuté : Laplantine, F. (2003).

De tout petits liens. Paris, Ed. Mille et une nuits.

Débat (30 mn)

Animation Yves Winkin, Anne Jarrigeon, Rachel Thomas

Déjeuner (13H – 14H) – Cantine de l'ENS - LSH

APRES-MIDI (14H - 17H30)

NB : Les titres des interventions ne sont qu'indicatifs – Durée de chaque intervention : 15 mn

Les enfants de la rue au Brésil

Stéphane Tessier

Anthropologue, Médecin de santé publique
Président de REGARDS

Anthropologie poétique de l'anonymat

Anne Jarrigeon

Chercheur en sciences de l'information et de la communication
Chargée de mission ENS-LSH

Auditeurs-baladeurs

Anthony Pecqueux

Incarnation musicale en milieu urbain

Sociologue, Chercheur au SHADYC (CNRS – EHESS)
Chargé de conférence EHESS

*Free parties, parcours de teuffeurs
et pratiques urbaines*

Aurélie Chêne

Maître de conférence en sciences de l'information et de la
communication à l'université de St Etienne
Chercheur au MODYS (UMR 5264 CNRS)

Le handicap et les corps stigmatisés

Rachel Thomas

Sociologue, Chargée de recherche CNRS-CRESSON

Débat et conclusion (2H)

Synthèse de la journée

Corps et intercorporéité en espaces publics

Rachel Thomas

L'inflation des travaux sur le corps dans le champ des sciences humaines et sociales rend visible la multiplicité des points de vue sur le sujet et donne à comprendre sa complexité. Du corps social au corps objet, du corps imagé au corps marqué, du corps outil au corps émotionnel..., tout un pan de la recherche tente en effet de saisir, dans le sillage des thèses fondatrices de l'anthropologie sociale et culturelle, les différentes facettes de cet instrument majeur de notre rapport au monde. Le propos de cette journée de réflexion dédiée au *corps et à l'intercorporéité en espaces publics* était ainsi aussi partiel et particulier que ces multiples travaux. Son objectif consistait à ébaucher les prémises d'une réflexion sur les rapports entre ambiances et culture, à partir d'une problématisation de la question du corps dans l'espace public urbain : comment s'élabore, s'exprime et se partage, de manière souvent implicite, une culture sensible particulière, entendue provisoirement comme des manières d'être, d'éprouver et de vivre ensemble la ville ? comment mon corps témoigne-t-il, autrement dit, de ma relation aux autres et du partage des cadres sensibles quotidiens ?

Pour tenter de répondre à ces questions, deux voies de réflexion furent proposées aux intervenants. La première, explicite et commune aux trois journées de séminaire, consistait à s'emparer de la thématique du dépaysement – définie en amont comme « une brèche dans les habitudes perceptives », comme « une mise en défaut d'un rapport de familiarité avec le monde » (JP.Thibaud) - pour mieux appréhender la plasticité des corps en ville, les manières de bouger et d'interagir avec autrui dans l'espace public urbain. La seconde, implicite, proposait de s'interroger sur les apports possibles d'une anthropologie à la fois modale et sensible pour appréhender théoriquement et empiriquement cette thématique du corps et de l'intercorporéité en espaces publics. La relecture des travaux de François Laplantine (G. Chelkoff, Y. Winkin), leur discussion en présence de l'auteur et surtout leur résonance avec les réflexions sur la notion d'ambiance permet aujourd'hui que soient exposés quelques préalables à une nouvelle approche du corps et de l'intercorporéité en espaces publics qui prête attention aux « infimes modulations de la sensibilité » (Laplantine, 2002).

Si la recherche sur les ambiances architecturales et urbaines commence à s'intéresser au rôle des cultures sensibles dans les manières de percevoir et d'agir en ville, elle s'interroge encore peu sur la manière dont ces cultures non seulement modèlent les cadres sensibles de la vie quotidienne mais aussi s'incarnent dans des manières de bouger, dans des modes d'expression et de relation à autrui partagés. Or, l'intérêt porté aux modalités d'expression des corps dans l'espace public urbain, à leurs rapports respectifs, à leurs transformations, à leurs productions sensorielles, à leurs mises en mouvement dans l'espace public urbain... peut constituer non seulement une voie d'analyse pertinente de ces rapports entre ambiance et culture mais aussi un moyen heuristique de penser la dimension synesthésique de l'expérience urbaine. La mise en jeu du corps dans la vie urbaine, de ce point de vue, ne saurait être prise en compte seulement à partir du modèle de la communication

interpersonnelle et des stratégies de présentation de soi si bien décrites par Erving Goffman. De la même manière, sa compréhension ne peut être réduite ni au faire du corps, à ces actions pratiques, à la description des diverses « techniques du corps » (Mauss, 1950) qui la sous-tendent, ni à celle d'indices supposés reproduire une forme de façonnage du social (Jarrigeon, 2004). L'intérêt porté aux processus de mise en jeu du corps dans la vie urbaine conduit d'abord et nécessairement à construire ce que l'on pourrait appeler provisoirement *une esthétique de la vie urbaine*, c'est-à-dire une forme de connaissance du monde urbain actuel qui s'attache moins à comprendre les manières de percevoir et de donner sens à l'environnement sensible qu'à saisir les manières de le sentir et de l'éprouver. Cette première posture de recherche en appelle immédiatement une seconde, qui consiste à réaffirmer le caractère premier du corps dans l'appréhension de l'environnement, des objets et des êtres qui nous entourent. Plus qu'une simple enveloppe cutanée, plus qu'une construction symbolique, le corps est à considérer comme participant et agent premier de notre action commune dans et sur la ville, comme fondement même de notre culture sensible et de notre rapport aux ambiances urbaines. Formulé autrement, le corps est un moyen d'expérimenter, de dire et de rendre intelligible le monde et les cultures sensibles à l'œuvre au quotidien. « Mon corps n'est pas seulement un objet parmi tous les autres objets, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un *objet sensible* à tous les autres, qui résonne pour tous les sons, vibre pour toutes les couleurs, et qui fournit aux mots leur signification primordiale par la façon dont il les accueille. Le corps (...) est cet étrange objet qui utilise ses propres parties comme symbolique générale du monde et par lequel en conséquence nous pouvons « fréquenter » ce monde, le « comprendre » et lui trouver une signification » (Merleau-Ponty, 1945, p. 273-274).

En prise, ancrés dans le quotidien, engagés dans les multiples situations qui rythment et font la vie urbaine, ces corps - tantôt cachés, tantôt exhibés - toujours en torsion et en tension (A. Pecqueux, A. Chêne) - opèrent sur divers registres qu'il s'agit alors de saisir : le registre de l'alternance des apparences (que décrivent aussi bien F. Laplantine et Y. Winkin à propos des interactions physiques entre Japonais qu'A. Jarrigeon à propos du « travail des apparences » en public), celui de la simultanéité de la présence et de l'absence (observé par A. Pecqueux chez les auditeurs-baladeurs ou A. Chêne chez les danseurs de *free-party*), celui de l'oscillation entre engagement et désengagement (abordé par S. Tessier lors de son travail avec les enfants des rues au Brésil ou encore par R. Thomas lorsqu'elle observe les modes de cheminement des personnes handicapées)... . Plastiques, adaptables, ces corps modèlent en retour et dans une réflexivité quasi permanente avec autrui, les cadres sensibles de leur quotidien, régulant leur emprise, produisant aussi quelques indices visibles des transformations sensibles à l'œuvre en ville à une époque donnée.

Cette hypothèse d'un enracinement corporel, voire charnel (Thomas, 2006, 2007) de l'expérience urbaine pose cependant un certain nombre de problèmes épistémologique et empirique. L'un d'entre eux est qu'il touche à de l'implicite, à du non verbalisable, à une dimension finalement pré-réflexive de l'expérience urbaine. S'interroger sur le corps, outre s'interroger sur sa mise en mouvement, sur ses postures, sur les divers registres gestuels et sensibles du rapport à l'autre ou à l'environnement, c'est aussi questionner des sensations, des impressions, des affects, des humeurs... à peine palpables, souvent éphémères,

difficiles à exprimer par le langage. Or, comment observer, dire et décrire cet indicible du corps en espaces publics ? peut-on se passer de médiations ou plus justement quelles médiations mettront en place ? Un autre problème causé par cette hypothèse d'un enracinement corporel de l'expérience urbaine a trait au fait qu'il renvoie à la dimension temporelle de cette expérience, et plus précisément à l'enchevêtrement de deux formes de temps : celui, d'une part, du temps long et linéaire de l'histoire urbaine et de l'évolution des cadres sensibles au cours des âges et des transformations de la ville ; celui, d'autre part, du temps court, parfois saccadé ou éphémère, de la circulation des corps dans l'espace public urbain, de leurs mouvements, de leurs rencontres, des gestuelles et postures répétées et plus ou moins synchronisées... . Or, comment penser à la fois cette place des temps dans l'expérience urbaine et comment l'articuler à une réflexion sur le corps et l'intercorporéité en espace publics ? Ou formulé autrement, comment penser ces mouvements des corps dans leur fugacité, dans leur capacité à dessiner des tendances évolutives de la société aussi bien que dans leur répétition et leur continuité ?

Le dialogue instauré, au cours de cette journée, entre la problématique des ambiances architecturales et urbaines et les travaux de François Laplantine ouvre des pistes stimulantes. La première concerne la nécessité de mettre en œuvre une approche modale de cette question du corps et de l'intercorporéité, et plus largement de la question du sentir dans l'espace public urbain. En cela, cette proposition fait écho au positionnement des membres fondateurs du Cresson et constitue un préalable à toute étude du sensible et des rapports entre ambiance et culture. Formulé autrement, il s'agit davantage de s'intéresser aux processus (de construction, de circulation, de reproduction, d'adaptabilité, de réappropriation, de partage, de déstabilisation...) des manières d'être et de bouger en ville, à leur articulation, à leurs modulations, à leur transformation dans le temps ... plutôt que de chercher à en expliquer les motifs en morcelant le corps et ses rythmes en unités discrètes. « Le corps est toujours en transformation, en mouvement. Il est impossible de le stabiliser sémiologiquement en unités de sens découpées dans un continuum » (F. Laplantine). Cette perspective modale conduit alors François Laplantine à proposer deux types d'épistémologie.

La première, qui répond à la préoccupation de « dire le corps », concerne *une épistémologie de la traduction* et rend nécessaire le recours à la médiation. Elle repose sur deux principes majeurs : la nécessité de « tourner autour du corps » plutôt que de l'aborder de front pour éviter le double écueil de le « chosifier » et de reconduire la coupure corps/esprit si souvent maintenue ; la nécessité aussi de recourir à d'autres langages (celui de la danse chez A. Chêne, de l'architecture chez G. Chelkoff, du cinéma chez F. Laplantine, de la vidéo et/ou de la photographie chez A. Jarrigeon, de la déficience chez A. Pecqueux et R. Thomas...) pour développer des répertoires descriptifs porteurs de ces arrière-fond culturels et sensibles qui sous-tendent l'expérience urbaine.

La seconde attitude induite par une approche modale du corps et de l'intercorporéité en espaces publics procède d'*une épistémologie de la continuité du rythme*. Il s'agit là de se situer dans une logique de l'alternance qui permette de *prendre soin* de son sujet (c'est-à-dire de prendre le temps de s'en imprégner) tout en décentrant systématiquement et

périodiquement les points de vue mis en œuvre pour l'aborder. Il s'agit aussi de favoriser la réflexivité du chercheur en questionnant tour à tour ses catégories interprétatives et les manières dont elles circulent. De ce point de vue, l'expérience du dépaysement, parce qu'elle a non seulement « la capacité à faire remonter le sensible à la surface de l'expérience » (JP. Thibaud) mais aussi parce qu'elle place l'individu dans *une posture de l'entre*, semble constituer une perspective méthodologique pertinente pour appréhender cette question du corps et de l'intercorporéité en espaces publics. Le dépaysement recouvre en effet des formes d'expérience diverses qui, toutes, conduisent à une mise en question du rapport de familiarité à l'environnement et de l'ancrage au monde. « Perte momentanée des repères de la vie quotidienne » (JP. Thibaud), « dissolution progressive des stéréotypes » (F. Laplantine), dérangement / déstabilisation des routines perceptives et interprétatives routinières (Y. Winkin, A. Jarrigeon), étrangeté / incongruité de soi face à une situation ou un espace-temps donné (A. Chêne, S. Tessier, R. Thomas), le dépaysement place l'individu, comme le chercheur, dans un mouvement permanent d'engagement et de distance, d'implication et de repli, d'accord et de décalage. Pour le premier – l'anonyme urbain – la situation de dépaysement interroge alors l'ordinaire de son rapport au monde. En remettant en cause ces évidences tacites du quotidien, elle révèle d'une part en quoi la quotidienneté est probablement ce qui constitue en amont notre expérience sensible de la ville, d'autre part en quoi cette quotidienneté n'est jamais prédonnée mais constituée précisément par ce rapport sensible que nous entretenons jour après jour avec le monde. Pour le second – le chercheur, l'ethnographe – la situation de dépaysement met alors autant en question les schémas interprétatifs classiques que les tentatives d'universalisation de l'expérience urbaine. Parce qu'elle instaure des biais dans la connaissance du monde, parce qu'elle rend le chercheur attentif aux « processus de formation et de transformation du sensible » (G. Chelkoff), parce qu'elle rend possible une forme de « désapprentissage » de la réalité, la situation de dépaysement rend visible et intelligible les éléments et processus implicites à l'œuvre au quotidien. Or ce n'est probablement qu'à ces deux conditions – osciller entre l'immersion familière et le dépaysement et s'interroger aussi bien sur la manière dont se construit réciproquement notre rapport sensible au monde que sur la manière dont se partage au quotidien une culture sensible commune - qu'une esthétique des formes de vie urbaine peut être aujourd'hui menée.